

## La chronique de Louise #15

*Grand retour du Brésil, tudo bem. Quelle grande idée ce voyage, aller se faire doré la pilule au mois de janvier avec le carnaval, le soleil, les caïpirinhas, les îles paradisiaques, les rues bondées, les plumes, les filles en strings, la plage et les noix de Coco ; je reviens toute dorée sous la neige Nantaise.*

*Splendide vacances d'été en hiver, une vraie oasis dans le temps. Je suis maintenant prête à reprendre du service au sein du Seven hundred eighty three. Hé ça sonne vachement mieux en anglais, non ?*

*Sinon, et bien comme les choses ne se passent jamais vraiment comme dans le plan, je reviens avec une facture de téléphone de 158 euros d'appels indispensables (qui sur le coup m'ont paru indispensables) vers la France. Je reviens avec la plus grande peur de ma vie dans mes souvenirs, une valise fracassée par Lufthansa (on peut le dire ?), un retour en classe économique inconfortable au possible.*

*Quel truc de pauvre la classe économique ! dit celle qui a été surclassée en Premium à l'aller. Et une sacrée crève.*

*Finalement, on est bien au 783, là au moins, il y a de la place, on peut s'étendre, se lever et aller faire pipi comme on veut, il n'y a pas de pilote en train d'atterrir et la température est ajustée. Quelle drôle d'idée de partir en vacances finalement.*

*Au bureau, je me replonge dans la lecture des dossiers artistiques de résidence. Mais qu'est-ce que c'est dur d'écrire sur son travail, bordel. Je le sais. Quand je le fais, moi aussi je me heurte à l'impossible. C'est toujours les mêmes mots. Les mêmes mots vides et vidés. Parce qu'on les a trop lus, trop vus, trop entendus. Corps-danse-tentions-geste-langage-mouvement-expression-forme-circulation. Ça me désespère d'ennui et pourtant dieu sait que ces mots m'ont bouleversée, m'ont intriguée, m'ont frappée à une époque, un jour. Mais qu'est ce qui se passe ? C'est moi ou ce sont les mots ? Peut-être que je ne suis plus amoureuse de la danse ? Enfin je n'ai jamais été amoureuse d'elle, j'y croyais, je croyais en la danse, en le pouvoir de la danse. Et ça j'y crois encore quand je le vois, mais quand je le lis c'est plus difficile. Ça ne fait pas sens, ni toute suite ni après. Dès que je l'écris, elle devient fade. Malédiction.*

*Comment les mots de notre langue peuvent autant réduire, ou en tous cas aplatir, ne pas servir un propos, un projet, un processus de création. Il faut inventer des mots. Il faut inventer des métaphores, des manières d'écrire, moins correctes peut-être, mais plus proche de l'essence de nos projets. Il faut arrêter de s'ennuyer à écrire des propos ennuyant sur des créations pas ennuyantes du tout. Qu'est-ce qu'on peut faire ?*

*Matthias réfléchit avec moi. Mais comme il s'est aussi transformé en chargé de diffusion car Aurélia est en vacances, il passe son temps au téléphone. Il est drôle.*

*Il appelle les gens et il leur dit :*

*« Bon. On avait dit qu'on s'appellerait, alors on s'appelle, enfin moi j'avais dit que je vous appellerais, alors je vous appelle. Tout va bien. TOUT VA BIEN. » Il me regarde et je lis dans ces yeux « Aurélia où es-tu ? » On est bien peu de choses sans Wonder Woman. Je le sais bien car c'est ravintsara en bouche, que je pense aussi à elle ; elle qui m'a confié son remède pour soigner les crèves même les plus terribles.*

SEPT  
CENT  
QUATRE  
VINGT  
**TROIS**  
cie29x27

# La chronique de Louise #15

Illustration © Louise Doumeng

